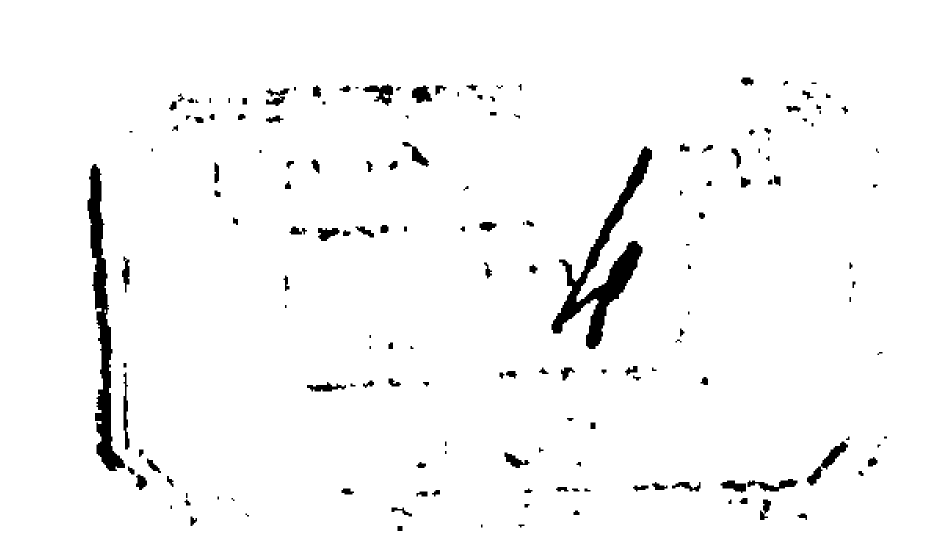
*Prix du N°. 0.75* *N° 4* *1er Avril 1907*





# Les Forces Mentales

*REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES*

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens

LA ROCHEFOUCAULD.



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110 RUE DE RICHELIEU

PARIS

*Prix du N° : 0.75* *N° 4* *1er Avril 1907*

# Les Forces Mentales

*REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES*

ABONNEMENTS : FRANCE... 8 Fr.
— ÉTRANGER. 9 Fr.

RÉDACTION-ADMINISTRATION
110, RUE RICHELIEU, PARIS

## SOMMAIRE :

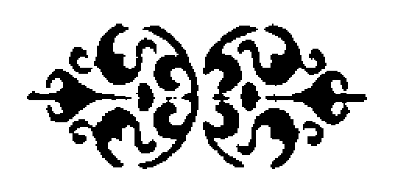
L'Ancienne Nécrologie et les évocations magiques modernes. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . EUGÈNE DEFRANCE.

Quelques mots sur l'Hypnotisme : Témoignages judiciaires sous l'influence hypnotique . . . . . C.-R. SADLER.

Spiritisme : De la Typtologie . . . . . . . . . . . RENÉ D'HÉRY.

Mémoires d'un Moraliste . . . . . . . . . . . . . . THÉODULE BRANCHE.

**L'abondance de nos matières nous oblige à reculer au mois prochain la suite de " Un Novice " l'intéressant roman de notre collaborateur Alexis Noël.**



ÉDITION

**des Bureaux d'Études Psychiques**

110, Rue Richelieu, Paris.

# L'ANCIENNE NÉCROMANCIE

ET LES

## *Évocations Magiques modernes*

---

> Stryges, incubes, larves, lémures et goules,
> Spectres des troubles nuits et des cauchemars noirs,
> S'épandent dans l'enclos et pullulent en foules,
> Quand monte la marée infernale des soirs.
>
> EDOUARD D'HOCHE.

Dans le précédent numéro des « FORCES MENTALES », mon collègue et ami, René d'Héry, a commencé la publication d'un intéressant essai de vulgarisation d'expériences spirites. Citant l'ouvrage du Dr Lapponi, il présente, en quelques lignes, le *spiritisme* comme une pratique psychique, dont l'origine remonterait à une antiquité extrêmement lointaine. Ceci n'est pas absolument exact et la vérité historique m'oblige à rectifier cette légère erreur, d'ailleurs très répandue.

Suivant en cela les errements de la plupart de ses devanciers, le Dr Lapponi a confondu le *spiritisme* des modernes, avec la *nécromancie* des anciens. Le *spiritisme* est un système d'évocations funèbres, dont le but est évidemment identique à l'ancienne *nécromancie* ; mais il diffère cependant de celle-ci par ses méthodes opératoires. Le rôle intermédiaire du médium *voyant ou écrivain*, les *extériosations* déclarées (mais rarement constatées en toute sincérité) et les *mouvements conventionnels* de meubles quelconques, constituent pour les adeptes du spiritisme, un mode relativement simple, de communication directe avec la partie spirituelle des défunts. Au contraire, la *nécromancie* était une véritable

science occulte beaucoup plus compliquée que le spiritisme d'Allan-Kardec et qui appartenait à ce que l'on appelle aujourd'hui la *Haute-Magie*, dont je vais essayer de donner ici un clair mais très succinct exposé.

Voyons d'abord la *nécromancie*. Vaste ensemble de *sacrifices*, de *charmes* et *d'enchantements* divers, on trouve les premiers formulaires de la *nécromancie* dans les différentes règles extérieures des magies égyptiennes, chaldéennes, persanes et indoues, dont Moïse défendit le commerce à son peuple, sous peine de mort. (1) L'historien allemand, George Hornius, mort en 1670, dans son *Histoire philosophique* (2) nous a laissé de documentés détails sur les *nécromanciens* contemporains de Moïse, lesquels utilisaient toujours un *cadavre humain* dans la pratique de leurs évocations. C'est par ces incantations étranges, que Samuel serait apparu à Saül et à la pythonisse Baalath-Ob attachée à son service (3) Cette apparition n'empêcha pas Saül de chasser les *nécromanciens* de son royaume, mais ils y rentrèrent sous le règne de Manassé.

De l'Orient, la *nécromancie* passa en Grèce où nous la trouvons déjà au temps d'Homère. Dans cette contrée, l'exercice de cette opération magique était absolument libre et nullement considérée comme une chose odieuse et criminelle. Les Grecs s'imaginaient qu'il n'y avait que les âmes de ceux qui étaient morts avant leur temps, soit par quelque accident, soit par une mort volontaire, qui fussent soumises aux mystères de cet art, parce qu'ils supposaient que les âmes de ces gens-là résidaient comme aux confins du monde et n'étaient pas encore parvenues aux enfers. Les *nécromanciens* opéraient publiquement et procédaient à l'évocation des morts dans des temples spécialement affectés à cet usage. Des documents modernes, réunis par de

(1) Le *Deutéronome* : XVIII, page 11 et le *Lévitique* : XX, page 6.

(2) *Historiæ philosophicæ quibus de origine, sectis et vita philosophorum*, etc. ; publiée à Leyde en 1655, un volume *in-4°* (*Collection de l'auteur*).

(3) *Livre des Rois* (II[e] livre — Chapitre XXVII[e]).

Pontécoulant, nous ont révélé le nom de certaines villes dans lesquelles ces temples nécromants étaient institués. Il y en avait un notamment très fréquenté à Thesprotes, ville située sur les bords de l'Achéron ; c'est là que Périandre, tyran de Corinthe, l'un des sept sages de la Grèce, vint consulter les mânes de sa femme Mélissa au sujet d'un projet à exécuter.

En Thessalie, la *nécromancie* fut aussi fort honorée. Voici quelle était la méthode *nécromancienne thessalienne* : le magicien arrosait d'abord de sang chaud, le cadavre du mort dont on voulait obtenir certaines révélations ou certains conseils ; puis, les consultants procédaient aux exercices d'expiations prescrits par le rituel magique, tels que des offrandes et des sacrifices d'animaux particulièrement désignés, pour apaiser le courroux du défunt. Après cet ensemble de premières formalités dûment rempli, le *nécromancien* posait les questions convenues directement *au mort qui s'agitait sur l'autel et répondait, soit en langage magique, soit en langage vulgaire.*

Plusieurs écrivains Grecs ne voulurent admettre, ni repousser l'art de la *nécromancie*. Ils déclarèrent simplement, mais formellement, que ce qui était invoqué par les *nécromanciens*, n'était ni le *corps*, ni *l'âme* du trépassé, mais quelque chose d'intermédiaire entre le corps et l'âme, sorte de spectre vaporeux qu'ils intitulèrent le *double*, ou *ombre*, ou encore *image légère*. Pour eux, cette apparition n'était autre qu'une effigie composée de matière impalpable, image errante autour du tombeau et que le défunt laissait après lui. Ainsi, par exemple, lorsque le héros Patrocle, tué par Hector à la guerre de Troie, prie Achille de le faire enterrer, c'est afin que les *images légères* des autres morts, ne l'empêchent pas de passer le fleuve fatal, pour descendre dans les Champs-Elysées, séjour des ombres vertueuses. C'est pourquoi les Grecs désignaient les magiciens sous le nom de PSYCHAGOGUES, c'est-à-dire *conducteurs d'âmes* .

A la suite des armées romaines, la *nécromancie* se répandit en Europe. Il y avait alors deux sortes de *nécroman-*

*cie latine.* Marcus Lucain, poète épique latin, mort en l'an 65 de notre ère, a consigné dans son poème *la Pharsale* (1) les détails de ces cérémonies macabres. La première consistait simplement en un sacrifice quelconque et l'on attribue cette *nécromancie* simple à Térésias. La seconde, et c'était la plus employée, se faisait avec des ossements de la personne morte que l'on invoquait ; à ces débris se joignait une mise en scène terrifiante, divisée elle-même en *trente-deux* phases, dont voici la principale :

Par une nuit sombre, on se rendait sur un lieu élevé. Après y avoir creusé une fosse profonde, dans laquelle on répandait de l'*huile* et de la *farine*, qui avaient été préalablement mises en contact avec les os du mort, le magicien s'y faisait descendre et conversait, durant quelques instants, avec les génies infernaux. Puis,les assistants s'asseyaient autour de la fosse, ayant chacun une quantité déterminée d'*huile* et de *farine* semblables à celles du mort. Le magicien sortait de la fosse et, seul debout, prononçait des paroles imprécatoires en versant dans le trou béant, du *miel* et des *liqueurs* préparées pour la circonstance. Alors l'intérieur de la fosse s'éclairait d'une vive phosphorescence ; tout le monde mangeait la *farine*, buvait *l'huile* et le mort venait se joindre aux vivants pour manger sa part dans ce singulier festin. Cependant, parfois le mort ne venait pas seul au banquet magique ; il était, dans certaines circonstances, accompagné d'autres ombres et le magicien devait multiplier en conséquence, les quantités de miel et de liqueurs dans la fosse. Le repas terminé, le nécromant procédait à la première interrogation, ou évocation particulière au mort, avec lequel on désirait s'entretenir. Si l'opération avait été jusque là bien conduite, un cri terrible répondant à l'appel du magicien s'élevait soudain dans l'air calme de la nuit, et c'était le signal d'assentiment du défunt : *le mort allait parler.* Mais pour interroger efficacement celui que l'on venait ainsi d'appeler, on creusait une seconde fosse dans laquelle on versait le sang de la victime,généralement un

(1) Lucain : la *Pharsale*, livre VI.

enfant volé, égorgé en l'honneur du mort que l'on invitait définitivement à approcher et à répondre aux questions qui lui étaient enfin posées.

La *nécromancie* ne se contentait pas d'évoquer les morts; elle mettait leurs ombres aux prises les unes avec les autres. Plutarque rapporte (1), que les Lacédémoniens, ayant fait mourir de faim, dans le temple de Pallas, le célèbre général spartiate Pausanias, vainqueur à Platées, son spectre causa tant de frayeur à ceux qui venaient habituellement dans le temple, que personne n'osait plus y entrer. Les Lacédémoniens firent alors venir de Thessalie des *nécromanciens* qui évoquèrent avec des ossements, les âmes de plusieurs autres personnes que l'on savait avoir été, pendant leur vie, les ennemies déclarés de Pausanias. Et ces âmes donnèrent si bien la chasse à l'ombre du général, qu'elle ne reparut plus.

Les rabbins avaient la même croyance ; seulement il fallait, selon eux, opérer de préférence avec le *crâne du mort* auquel on offrait de l'encens qu'on ne cessait d'appeler jusqu'à ce qu'il paraisse personnellement, ou qu'un *démon* prenant sa figure, se présentât et parlât en son nom.

Au moyen-âge, le catholicisme fit de nombreux efforts pour détruire la *nécromancie* ; mais l'excommunication, le fer et le bûcher furent impuissants à enrayer ces passions démoniaques. Alors, l'Eglise imagina autre chose. Comme les païens avaient l'habitude de célébrer à Rome, le 22 Février de chaque année, une fête nommée *caristia* et de porter des viandes sur les tombeaux des êtres que l'on regrettait le plus, l'Eglise institua pour le même jour la fête de la *chaire de Saint-Pierre*, durant laquelle on permettait des agapes en l'honneur de ce saint. De plus, le 22• *Canon du Concile de Tours*, tenu en l'an 567, ordonna de chasser de l'Eglise ceux qui, lors de cette fête, offraient encore des viandes aux mânes des morts en les évoquant et, de retour chez eux, mangeaient ces viandes désormais *consacrées au démon*. Tout comme

(1) Plutarque : *Vie des Hommes illustres* ; édition de *Jacques Amyot*, publiée à Paris en 1609 chez Jean Gesselin. (*Collection de l'auteur.*)

les bulles et les supplices, cette fête et le 22e *Canon du Concile* ne détruisirent en rien la *nécromancie*. Elle devint plus cachée, plus occulte, et en 1676 Gaffarellus (1), nous dit que l'on voit toujours et quand même, par les nuits sans lune, de grandes ombres lumineuses qui courent silencieusement sur la glèbe déserte.

∴

Ce bref résumé, scrupuleusement historique, de la *nécromancie*, peut être, je pense, suffisant pour démontrer aux lecteurs des *Forces Mentales*, la différence sensible qui existe entre le système d'évocations anciennes et le *spiritisme* de nos jours. Les évocations magiques de l'antiquité et du moyen âge étaient, on le voit, terriblement complexes, et le magicien, pour exercer habilement son art, ne devait certes pas être dénué de courage et de sang-froid.

Comparativement, on peut donc déclarer que le *spiritisme* n'est qu'un jouet, une distraction de salon, qui ferait bien rire nos anciens nécromants.

Pourtant ne croyez pas que ces pratiques mystérieuses et terrifiantes sont à jamais disparues de nos mœurs et que l'enfantin *spiritisme* a détruit sans retour les évocations magiques à grand spectacle ! Le MAGICIEN NOIR est toujours puissant et SATAN, tout comme un Dieu tutélaire, a encore ses autels et ses disciples.

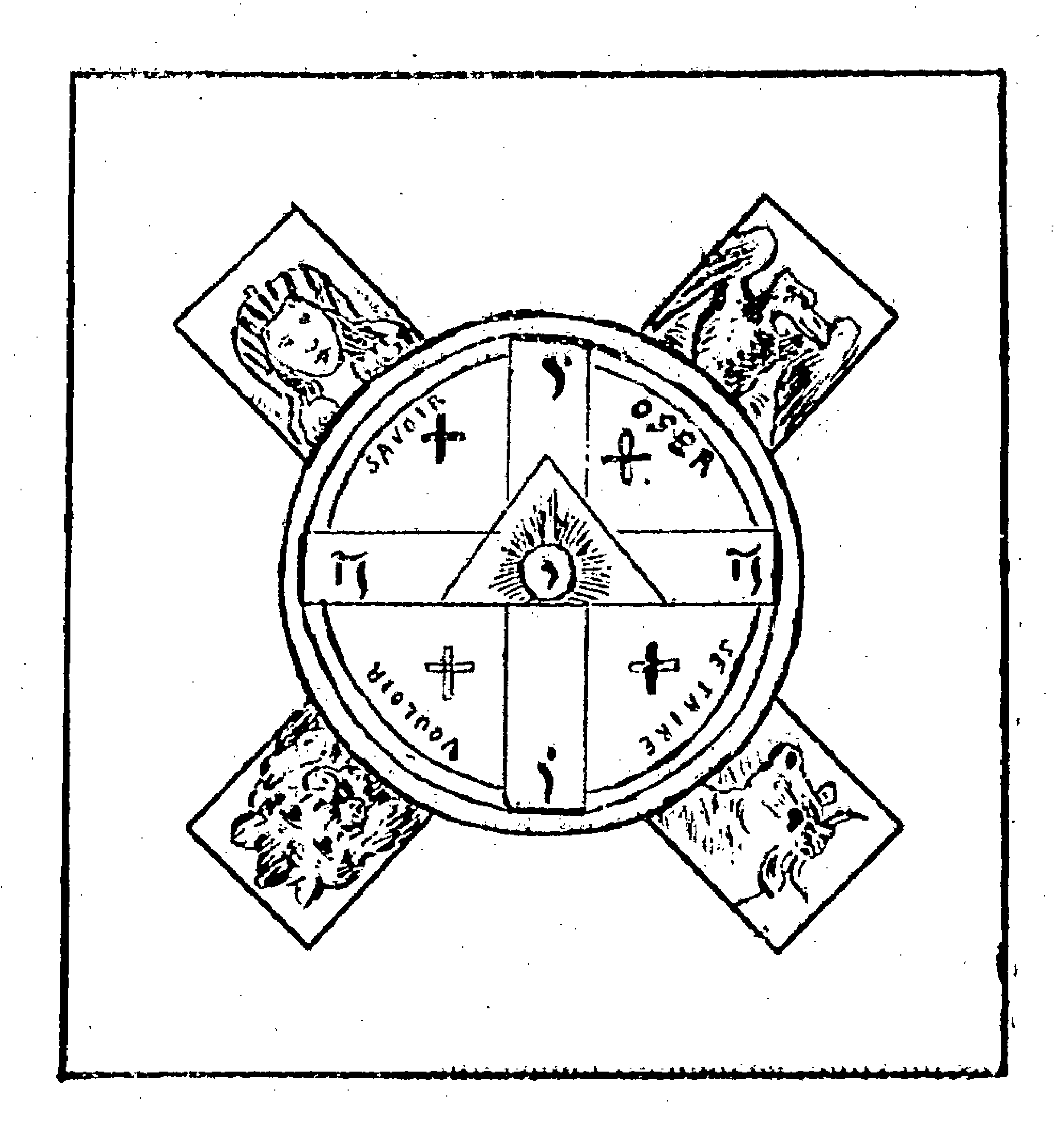
Quoi ? pouvez-vous dire est-il possible qu'il y ait en notre siècle de science expérimentale, à notre époque si intellectuellement éclairée, si ennemie de toute superstition, des gens qui croient au *diable* et à ses pouvoirs infernaux ?

A cette exclamation le Dr. F. Rozier (2) vous répliquera qu'il ne s'agit plus de l'être grotesque habituellement représenté avec des cornes et une queue, n'ayant d'autres occupa-

(1) J. Gaffarellus. *Curiositez inouyes* ; publiées à Hambourg en 1676. (*Collection de l'auteur*).

(2) *Les Sciences maudites* ; *Magie et Sorcellerie* par le Dr. F. Rozier. Paris [illegible]; édition de la *Maison d'Art* (pages 20 et suivantes).

tions que de retourner les damnés dans le feu de l'enfer avec de grandes fourches et venir sur la terre pour nous faire des misères. Non ! il ne s'agit pas de ce *diable* là et le Dr. F. Rozier ne croit pas à l'existence d'un tel personnage. Mais il croit très fermement au « *vrai diable*, c'est-à-dire à *l'Ange*




*déchu* qui existe bien réellement, dit cet auteur, et il est « heureux que le *vrai diable* ne puisse pas opérer lui-même « comme le croient beaucoup de théologiens. *Le vrai diable* « est enchaîné dans l'abîme ; il ne peut que suggérer et guider « des entités beaucoup moins redoutables que lui, mais en- « core bien dangereuses pour nous ! »

Et pour ne pas qu'il y ait de doute sur sa conviction, le Dr. Rozier ajoute à ce commentaire l'affirmation suivante : « Je fais plus que croire à ces entités, je suis certain de leur existence ! » Voyons maintenant, toujours d'après le même auteur, comment opère le Magicien moderne et quel est son pouvoir.

Le *Magicien noir* commence par se mettre en rapport avec ces entités mauvaises se trouvant ainsi vis-à-vis d'elles et par conséquent vis-à-vis de Satan, lié par un *pacte* implicite. Puis ses expériences débutent par les évocations simples, ou appels aux esprits. Cette opération peut être considérée comme le trait d'union entre le *Visible* et l'*Invisible*. Ceux qui veulent pratiquer la Magie débutent généralement par ces appels, et toute leur puissance dérive de cette opération préliminaire.

Le Dr F. Rozier expose ainsi les principales règles à suivre pour la réussite d'une évocation magique : On doit commencer par s'entourer d'un *cercle de protection*, sans lequel l'opérateur courrait les plus grands dangers, voire même à une perte certaine. Puis, on exécute un rituel approprié au genre d'esprit qu'on veut évoquer. S'il s'agit d'évoquer des esprits élémentaires, il faut s'y préparer quelques temps à l'avance, physiologiquement et moralement. Ensuite on choisit le jour et l'heure pour fixer l'instant où aura lieu l'évocation, suivant les influences planétaires, et l'on revêt un costume spécial qui varie d'un jour à un autre. Ceci fait, on se rend dans un lieu spécialement destiné à l'évocation, en compagnie d'instruments construits et consacrés à l'évocation d'après un rituel également déterminé.

Enfin, il faut brûler des parfums appropriés aussi au jour et à l'heure, prononcer des paroles rituelles, faire certains gestes, etc. L'évocation magique moderne est donc une opération tout aussi compliquée que l'évocation nécromancienne antique.

Il faut ajouter que, selon les praticiens de l'ECOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES de Paris, ces expériences sont extrêmement redoutables. En effet, au

moment où les esprits commencent à apparaître, il est difficile d'échapper à un sentiment de terreur auquel il serait dangereux de céder ; et si on a le malheur de sortir du cercle, c'est la mort, ou tout au moins la folie. L'opérateur doit donc être d'une fermeté à toute épreuve.

Cette première partie de l'expérience étant réussie, le Magicien n'a plus qu'à commander. Mais il ne faut pas oublier que le Magicien doit toujours veiller, ne jamais se départir d'une volonté très ferme et rester inaccessible à la peur, car il a affaire à des serviteurs rétifs, toujours prêts à la révolte. De là le vieil adage, qui dit que tôt ou tard, *le diable tord le cou à son sorcier*. Sans cesse, le Magicien doit avoir présentes à la mémoire les *quatre* conditions indispensables, groupées dans l'un des symboles de la *Rose-Croix* :

**Savoir .†. Vouloir .†. Oser .†. se Taire .†.**

Il serait beaucoup trop long d'énumérer tous les pouvoirs du Magicien de nos jours. Je me contenterai de rapporter, que des occultistes modernes tels que les Docteurs Papus et Rozier, Eliphas Lévi, Sédir, Paul-Redonnel, Jollivet-Castelat et autres, affirment sur l'honneur que, *tout ce qu'on a raconté sur la puissance magique, est au-dessous de la vérité.*

∴

Que conclure d'une telle étude ? Les uns croient en ces sciences fantastiques et la majorité les nie sans examen. D'un autre côté, il y a *ceux qui raillent* et, ainsi que l'a démontré Paul Redonnel, il y a *ceux qui ont peur*. D'autres enfin, doutent et se réservent en demandant des preuves réelles ; pour ma part, c'est à cette troisième catégorie que j'appartiens. Mais tout sceptique que je suis, j'estime que nous ne devons pas rester indifférents devant de telles théories. Parce

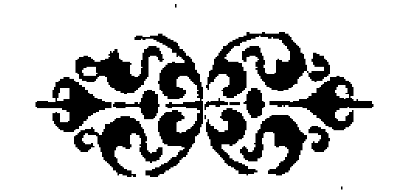
qu'elles sont humaines d'abord, elles doivent nous intéresser ; et si vraiment elles sont l'œuvre de gens sincèrement convaincus, il ne nous est pas permis d'en rire, car il n'est pas plus ridicule de croire en une force *satanique*, qu'en une force *divine*. Les deux constituent depuis des siècles, pour les penseurs, de bien troublants problèmes.

L'homme est, pour ainsi dire, condamné à la recherche d'un idéal dans lequel il croit, non seulement trouver des satisfactions intimes capables de l'aider à vivre, mais des solutions qui peuvent plus ou moins satisfaire sa curiosité, de l'au delà. Il veut savoir d'*où il vient* ! Il veut surtout savoir *où il va!* Sur ces deux questions repose uniquement toute la philosophie des religions.

Quoi qu'il en soit, puisqu'il s'agit de *magie*, je me range entièrement à l'avis du bon La Fontaine :

> Parlez au Diable, employez la magie,
> Vous ne détournerez nul être de sa fin !

EUGÈNE DEFRANCE.



# Quelques mots sur l'Hypnotisme

## TÉMOIGNAGES JUDICIAIRES SOUS L'INFLUENCE HYPNOTIQUE

Des adeptes enthousiasmés de l'hypnotisme ont souvent prétendu que cette influence nous prêtait le moyen de savoir la vérité, et « rien que la vérité », en toute question judiciaire.

D'autres, même des antagonistes de l'hypnotisme, ont proclamé la même opinion, ils ont même vu là la seule justification de cette puissance.

Le rôle de l'oiseau de mauvais augure est toujours ingrat, mais nous ne pouvons encourager, ni même accepter sans contrôle, cette prétention, basée sur une erreur fondamentale.

Il y a peu de questions aussi délicates que celle de l'hypnotisme, et c'est cette finesse même des lois de la suggestion qui enlève toute valeur aux assertions d'un sujet en sommeil hypnotique.

Prenez cinquante sujets différents, vous obtiendrez cinquante résultats différents. Les opérateurs de l'ancienne école voient dans le sommeil hypnotique un certain nombre « d'états » dont chacun diffère radicalement des autres. Notre expérience nous a appris qu'une telle classification ne rend aucunement justice aux symptômes variés de l'influence hypnotique.

Pour nous, le sommeil n'est qu'un état de suggestio-

nabilité plus élevée, dans lequel l'opérateur exerce une grande influence sur son sujet. Pour mieux justifier cette assertion, disons que la catalepsie hypnotique n'est pas un « état », mais la simple exécution d'une suggestion donnée par l'opérateur. Cette influence, quoique étant puissante, est pourtant *limitée*, et elle varie selon le degré de confiance et d'intimidité existant entre sujet et opérateur ; elle dépend des circonstances, de la santé, et surtout, de la disposition et du caractère du sujet. Ainsi, chaque hypnotiseur pourra vous dire qu'il a rencontré nombre de personnes qui ne perdent pas conscience, bien qu'étant dans un état d'extrême suggestionabilité.

Chaque séance d'hypnotisme nous démontre la limitation de l'influence. Nous voyons l'opérateur s'efforcer vainement de faire chanter tel sujet ou déclamer tel autre sans le *moindre* succès. Si une personne, quoique endormie, conserve assez de contrôle sur soi-même pour refuser de chanter, est-il possible qu'elle soit prête à raconter en cours d'assises des détails compromettants pour elle ou ses amis?

Il ne manque, certes, pas de sujets *trop* prêts à se plier à ce que l'opérateur leur demande. Mais un individu de cette disposition affirmera et jurera tout ce que l'on pourra lui proposer. Avec d'autres encore, une vive imagination et une « mémoire inconsciente » suffisent pour faire croire qu'ils ont vu tel ou tel événement quand, en réalité, les choses se sont passées d'une manière très différente. Le sujet hypnotique ne perd pas, en effet, complètement ses particularités de caractère par le simple fait qu'il est en sommeil ; et ses assertions sont infiniment *moins* dignes de confiance que celles qu'il ferait dans l'état de veille.

Après ces objections, il en reste encore une, la plus grave : Avons-nous le droit (même si un pareil témoignage pouvait être de valeur) d'utiliser une information obtenue par de tels moyens ? Pourrions-nous, si le sujet réfutait,

dès son réveil, les assertions qu'il a faites, prétendre que le témoignage *involontaire* est le seul valable?

Si nous demandons à un homme de prêter serment, avant son témoignage, n'est-ce pas dans l'unique but de lui donner le sens de sa responsabilité? Serait-il juste de nous servir de déclarations faites dans un état d'irresponsabilité?

L'hypnotisme n'est que suggestion. Si je sais qu'en cour d'assises, l'on doit m'hypnotiser, qui donc pourra m'empêcher de me faire endormir, au préalable, par un complice, et de me faire imposer par lui un témoignage nécessaire à ma cause?

La suggestion post-hypnotique est très efficace, et son efficacité sera infiniment augmentée du fait qu'elle coïncidera avec nos désirs naturels.

Pourriez-vous même poursuivre pour faux-témoignage un homme dont les assertions ont été faites dans l'état d'irresponsabilité? La peur de telles poursuites est pourtant notre seule protection contre le parjure prémédité. Si un témoin endormi vous dit le contraire de ce qu'un autre, également dans l'état d'hypnose, vient de prétendre, que voulez-vous faire? Auquel croire, et comment justifier votre préférence?

Il me semble que ces observations, malgré leur évidente simplicité, suffisent pour démontrer que l'hypnotisme ne pourra jamais être de la moindre valeur devant les Tribunaux.

C.-R. SADLER.

# SPIRITISME

## DE LA TYPTOLOGIE

Dans l'article préliminaire que j'ai publié dans les Forces Mentales, numéro de Février, j'ai promis à mes lecteurs de les initier sans retard à quelques pratiques spirites, et je disais: « Ces expériences peuvent être un très amusant passe-temps de société, si l'on ne veut pas les envisager à un point de vue plús élevé. »

Je n'ignore pas qu'en parlant ainsi j'attire sur mon front les foudres des spirites convaincus qui haussent cette science psychique — et non occulte, jusqu'à preuve du contraire — au degré d'une véritable philosophie, pour ne pas dire d'une religion. J'ai cependant prévenu tous ceux sous les yeux de qui ces lignes tomberont et pour ne froisser les croyances de personne, que mon opinion était toute personnelle, que s'il est vrai que je l'ai étayée sur des preuves tangibles, tout un chacun demeure libre de se créer une conviction qui viendra démentir la mienne; et qu'au surplus, nul mortel n'est infaillible et que je suis tout le premier à demander que l'on m'éclaire et qu'on me donne une foi que seul je ne suis pas parvenu à me faire.

La foi, la seule foi que je possède et que nul ne saurait m'interdire d'avoir, c'est que le spiritisme en tant que Force existe et que cette Force est palpable à qui veut se donner la peine de l'éprouver. Force physique, force psychique, force

mentale ou magnétique ? C'est le grand point d'interrogation qui reste posé. Force spirituelle, je le nie.

Mais, abordons de front la première expérience, celle de la Table tournante ou parlante, expérience qui est à la portée de tout le monde ; et nous en tirerons ensuite toutes les déductions qu'elle nous aura suggérées.

***

On s'imagine généralement qu'il ne saurait y avoir d'expériences spirites sans de minutieux préparatifs, un décor *ad hoc*, des gestes, des mots cabalistiques, etc., etc.

Toute cette ambiance d'occultisme est faite pour étonner les naïfs. A la vérité, faire tourner une table est infiniment simple et ne demande rien de tout ceci.

Chez vous, dans votre salon ou votre salle à manger ou telle autre pièce qu'il vous plaira de choisir parce que vous vous y trouverez plus confortablement qu'en tout autre, en pleine lumière du jour ou des lampes, fenêtres closes ou grandes ouvertes, prenez un guéridon et asseyez-vous autour, à deux, trois, quatre personnes et plus si vous le jugez bon.

Je dis un *guéridon*, et si possible *un guéridon à trois pieds*, non pas que ce meuble soit absolument indispensable, mais parce qu'il est le plus commode, pour ce que nous voulons obtenir. Trois pieds, parce que le guéridon sous l'influence de l'imposition des mains, comme je l'indiquerai tout à l'heure, prendra son point d'appui sur deux pieds pour frapper du troisième, et répondre aux questions que nous allons lui poser. Mais, nous avons fait *tourner*, — je note en passant que ce mot est impropre et on le verra bientôt ; nous l'employons cependant parce que la pratique l'a consacré et faute d'un autre, — nous avons fait tourner, dis-je, quelques amis et moi, de grandes tables de salle à manger qui avaient quatre et six pieds, et jusqu'à un fort bureau en chêne plein qui ne pesait pas moins de cent kilos.

Néanmoins, il va de soi que, pour les premières expériences, il est préférable de faciliter sa tâche à la Force, ou à l'Esprit que l'on évoquera.

Avant tout et en tout cas, il est d'absolue nécessité que le guéridon soit bien stable, pas bancal, pas branlant dans ses jointures, sous peine que nos mouvements involontaires ne le mettent en marche, ne le remuent et nous fassent prendre l'effet de ce défaut de stabilité pour un commencement de réussite. L'on ne serait certes pas long à s'apercevoir d'où ces mouvements proviennent, mais l'incrudilité porterait immédiatement les opérateurs à penser que c'est là tout le secret du spiritisme, et à envoyer au diable une expérience si peu concluante.

Donc, de préférence, surtout dans les débuts, prenez un guéridon à trois pieds en bois, quel que soit le bois, bien stable, bien solide et de dimensions moyennes (de 0,50 à 1 mètre de diamètre). Posez-le sur le parquet, ou sur le carreau, ou sur tout autre surface plane où la frappe du pied de la table puisse résonner et qu'un tapis amortirait. Asseyez-vous à plusieurs (trois personnes suffisent et forment un bon ensemble), autour de ce guéridon. de façon confortable; apposez vos mains à plat, *sans lourdeur*, sur le plateau de la table... et armez-vous de patience.

J'oublie de dire que vous veuillez bien vous convaincre qu'il n'y a pas parmi vous de *fumiste* qui truquerait l'expérience. Sans contrainte, sans parti pris de sérieux, mais *surtout* sans plaisanter ce que vous faites et sans vous blaguer vous-mêmes, les mains posées, comme je l'ai dit plus haut : attendez.

Devisez entre vous de toutes choses; entretenez-vous comme vous le feriez en tout autre moment et en tout autre lieu; évitez de penser trop à ce que vous attendez de cette table, afin de *ne pas vous suggestionner* et d'obtenir par l'hypnotisme personnel, ce que doit vous apporter le spiritisme.

Encore une remarque, tandis que vous attendez que la Force inconnue se révèle, assurez-vous qu'aucun genou, aucu-

ne poitrine des opérateurs ne touche à la table, que personne n'appuie sur le plateau pour en obtenir un mouvement volontaire. Il est bon que parmi les assistants, se trouve une *jeune fille ou une jeune femme* ; l'expérience entre hommes seuls ou entre gens d'âge mûr, a moins de chance de réussite.

.˙.

J'ai dit : « Armez-vous de patience. »

Certes ! les premières expériences peuvent vous tenir là une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure, sans que vous obteniez quoi que ce fut. Ne vous découragez pas. Recommencez. Les essais suivants se feront de plus en plus rapides, jusqu'à ce que quelques minutes à peine suffisent pour les mener à bien.

Mais supposons que la première fois vous réussissiez. Ce ne sera jamais qu'après une longue attente. Enfin, votre patience est récompensée... Il vous semble que le plateau de la table entre en mouvement sous vos mains, remue sur lui-même et sur place ; vos mains adhèrent au bois, une attraction surnaturelle se produit... Sera-ce vous qui serez entraînés vers la table immobile, sera-ce la table qui, se soulevant de terre imperceptiblement, se penchera sur l'un des opérateurs... Attendez encore ; le moment devient pathétique, un émoi vous envahit... et tous ensemble vous êtes tentés de dire à vos partenaires : « Vous poussez, vous poussez... quelqu'un pousse la table ! »

Non pas. Contrôlez du regard la bonne foi des opérateurs... Personne n'agit subrepticement sur la table ; c'est bien elle qui se meut, se soulève sur deux pieds et frappe du troisième...

L'Esprit ou la Force, si vous aimez mieux, est là... Disons l'Esprit, puisque le terme est consacré.

Alors, convenez avec lui d'un vocabulaire. Celui-ci par exemple, et vous adressant à cet inconnu qui se révèle : « Esprit, direz-vous, aux questions que nous te poserons, frappe trois coups pour *oui*, deux coups pour *non*. As-tu compris et acceptes-tu ?

Et la table, se soulevant, frappera trois coups sur le sol.

Mais avant d'aborder le mode d'entretien qu'il est possible aux assistants d'avoir avec l'Esprit par l'intermédiaire de la table, demandons à cette table de se pencher sur l'un ou l'autre des opérateurs, de glisser sur le plancher, de s'agiter de toutes manières : elle nous obéira. Il faut que vous soyez convaincus de la *Force* inconnue qui est désormais à votre disposition, que vous ne puissiez plus douter d'elle.

Joseph Lapponi (1), parlant de l'expérience que nous venons de décrire, s'exprime ainsi :

Pour nous faire une idée précise des phénomènes qui servent de base au spiritisme, figurons-nous que nous assistons à une *séance*, donnée par l'un des *médiums* les plus puissants et les plus estimés d'à présent. Ce médium, qu'il soit de l'un ou de l'autre sexe, a ordinairement une figure agréable, des manières insinuantes, une mise distinguée. Intelligent et cultivé, il ne tarde pas à se conquérir, par ses manières correctes et courtoises, la confiance de ceux qui l'entourent.

Supposons qu'il accueille les visiteurs dans sa maison. L'œil le plus sagace ne parvient pas à découvrir, dans une partie quelconque de cette maison, le moindre signe d'artifices scéniques ou de préparatifs particuliers. Pas de tapisseries suspectes ; des meubles de la simplicité la plus banale. Si, cependant, nous soupçonnons que les parois, les planchers, les plafonds, ou les meubles de l'appartement pourraient dissimuler quelque machination, le médium est tout prêt à nous laisser faire toutes les enquêtes, de même qu'il s'en remet à nous du choix de la chambre, de l'emplacement, des vêtements, de la position, etc.

De préférence, il accomplit ses opérations dans une demi-obscurité ; mais, si on le désire, il est également prêt à procéder en pleine lumière, soit au grand jour, ou avec un éclairage artificiel quelconque.

(1) L'Hypnotisme et le Spiritisme, Etude Médico Critique, par le Dr Joseph Lapponi, médecin de Leurs Saintetés Léon XIII et Pie X, (Librairie Académique Perrin et Cie), un volume 3 fr. 50.

Le médium fait choisir aux assistants un guéridon, que chacun peut examiner de toutes parts, à loisir; et il fait placer ce guéridon dans tel endroit de la chambre que l'on préfère. Puis il invite quelques-uns des assistants à poser leurs mains autour du guéridon, de manière que le pouce de la main droite touche le pouce de la main gauche, et que le petit doigt des deux mains touche le petit doigt des mains des deux personnes voisines. Lui-même prend place parmi les autres, complétant avec ses mains la *chaîne* formée ainsi autour de la table.

Un silence de quelques minutes accompagne l'attente du début de l'expérience. Puis la table tremble, se meut, s'incline d'un côté ou de l'autre, se soulève un peu du sol, et finit par retomber pesamment sur ses pieds.

Le médium annonce que les esprits sont présents. On enlève les mains de la table ; la chaîne se rompt ; les esprits accourus à l'invitation peuvent, désormais, opérer par soi-même. Si, au contraire, la chaîne n'est point rompue, il faudra que les opérateurs et la table restent au service des esprits jusqu'au bout de la séance, comme si personnes et table ne formaient qu'un seul corps.

Mais supposons plutôt la chaîne rompue. Voici que, de divers points de la table mise à la disposition des esprits, l'on entend sortir des bruits de coups secs, violents, répétés et rapides. Puis la table elle-même, sans que personne y touche, s'agite, se démène, s'élève du sol, et tourne sur son axe, tantôt lentement, tantôt avec une rapidité vertigineuse, tantôt à droite, pendant quelques minutes, et tantôt, pendant quelques minutes, à gauche; ou bien elle se transporte d'un endroit à l'autre de la chambre, en se dandinant sur l'un ou l'autre de ses pieds. Après quoi, tout d'un coup, sans le secours de personne, elle revient à sa place et s'arrête, comme fatiguée d'un grand travail accompli.

*(A suivre.)*

René D'HÉRY,

# Mémoires d'un Moraliste

## LA BALANÇOIRE

Mes sens s'éveillèrent d'assez bonne heure, vers dix ou onze ans. Je ne puis pas dire si je fus précoce, n'ayant jamais questionné personne sur son propre cas dans ce sujet intime. Mes sens s'éveillèrent, c'est-à-dire que j'éprouvais une satisfaction instinctive à m'approcher des personnes de l'autre sexe, et que leur contact amenait dans mon petit être un certain trouble, que je juge aujourd'hui caractéristique, mais dont je ne comprenais alors ni la cause ni le but. Ce trouble, qu'il est inutile de désigner autrement, me jetait dans un véritable embarras ; il m'apparaissait comme une sorte d'infirmité, et dans mon innocence je m'inquétais parfois des difficultés que cette manière d'être pourrait m'attirer dans l'avenir.

Jusqu'à près de vingt ans, je n'eus aucune idée des rapports sexuels, et mon imagination ne cherchait point à deviner ce qu'elle ignorait. J'avais seulement une grande curiosité des yeux. Je regardais avec émotion certaines parties que montrent à peu près à nu les statues des jardins publics, et je regrettais vivement que de malencontreuses draperies vinssent justement cacher ce qui m'intéressait le plus. Pourquoi placer tant de nudités dans les endroits destinés aux jeux des enfants ? Pourquoi mettre le feu dans l'imagination de ces innocents, pourquoi avancer l'œuvre de la nature et surexciter le désir avant l'âge même de la puberté ?

Disciple convaincu de l'amour, j'applaudis des deux

mains à l'œuvre salutaire entreprise par M. Bérenger, la décence des rues.

L'amour s'éveille bien assez tôt et bien assez souvent au cœur et au corps des êtres humains. Il n'est pas bon de le provoquer par des moyens factices, de le pousser hors de la mesure indiquée par la nature elle-même. L'excès des plaisirs amène la destruction des organismes, et l'abus de l'amour devient un vice.

Si mes yeux contemplaient avec avidité les formes de pierre, ils aimaient bien davantage encore les réalités de chair. Les hasards de l'escarpolette ou d'autres m'offrirent parfois d'agréables tableaux. En ce temps-là, les femmes ne portaient pas de pantalons, et elles avaient des crinolines. Une chute, un coup de vent, un mouvement maladroit avaient bientôt fait de soulever les jupes, et rien ne défendait alors d'agréables nudités contre les regards indiscrets. Je pourrais raconter quelques anecdotes croustillantes, mais, je le répète, je ne veux point chatouiller l'imagination de mes lecteurs, et je me bornerai à dire l'une de ces aventures, qui servira de point de départ à une démonstration que j'ai dans l'esprit, et qui doit avoir sa place ici.

A Pontoise nous habitions une rue bordée de petites maisons, dont chacune avait son jardin. Dans l'habitation voisine de la nôtre demeurait un brave homme, négociant retiré des affaires, M. Tilmann. Vieillard propret et coquet, ayant gardé l'entrain de la jeunesse, chantant Béranger et parfois Piron, M. Tilmann aimait à recevoir sa nombreuse progéniture. Ses fils et ses brus, ses filles et ses gendres, ses neveux et ses nièces et les descendants de tout ce petit monde emplissaient fréquemment sa maison. Des amis se joignaient à la famille, et le jardin de M. Tilmann était, à Pontoise, le temple de la gaieté. Un groupe de grands sycomores faisaient là une oasis d'ombre et de fraîcheur, et près d'eux un portique soutenait une balançoire et un trapèze destinés aux ébats de la jeunesse.

Les jeunes gens s'élançaient volontiers au trapèze sous

les yeux des jeunes filles ; heureux de montrer la souplesse de leurs membres, ou la puissance de leurs muscles, ils se suspendaient au bois arrondi du trapèze, et faisaient allègrement passer par-dessus leur tête leurs jambes et le reste. Les jeunes filles, plus modestes; préféraient la balançoire. Debout deux à deux sur l'étroite planchette, s'accrochant aux cordes, pliant alternativement les jarrets, elles se lançaient hardiment dans l'espace, montaient au niveau du portique, redescendaient, montaient de l'autre côté, et jouissaient follement du plaisir de fendre l'air avec la rapidité d'un oiseau.

On devine l'envolement de jupes à ce jeu, et à cause de l'absence du vêtement dont j'ai parlé, les jeunes filles ne se livraient à ce sport qu'en l'absence des jeunes gens. De leur côté les jeunes gens avaient le désir frénétique d'assister à ces ébats révélateurs. Ils essayaient donc de surprendre les jeunes filles dans leur exercice favori, et parfois se glissaient furtivement vers un coin du jardin, d'où ils pouvaient voir sans être vus. Je dus à cette circonstance de jouer un rôle dans l'anacréontique comédie. J'avais dix ans. Ma jeunesse inspira confiance aux demoiselles ; je devins le gardien de leurs pudeurs, et fus chargé de guetter l'arrivée des trop curieux cousins.

On me plaçait pour cela au poste même d'indiscrète observation, et je les avertissais par mes cris dès qu'un pantalon s'avançait dans l'allée. Ma fonction m'attira quelques taloches, mais j'y trouvai trop d'agréments pour ne pas en accepter les inconvénients. De ma cachette, je guettais jalousement la venue des intrus, mais je regardais aussi du côté de la balançoire, et ce que j'y voyais a laissé dans mon souvenir de bien agréables images.

### PROGRÈS DES MŒURS

J'entends souvent dire que les mœurs s'en vont ; je suis persuadé du contraire, et c'est justement la démonstration que je prétends faire.

Malgré sa ténuité, le petit fait que j'ai raconté peut servir de témoin pour attester que la décence et la pudeur ont

fait des progrès évidents dans notre société. De nos jours, les femmes portent des pantalons, très petits, très élégants, soit, mais elles en portent par précaution de pudeur. Des femmes comme il faut ne se balanceraient pas sans cet accessoire indispensable.

D'autre part, dans une honnête famille, les jeunes gens n'oseraient pas afficher une si indiscrète curiosité. Ils tiendraient à honneur de faire preuve de tact, de délicatesse, et laisseraient les jeunes filles se livrer, sans inquiétude pour leur pudeur, aux douceurs de l'escarpolette.

Quoi qu'en disent les détracteurs du temps présent, la décence publique, la pudeur et avec elles la moralité, sont en progrès constant. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir quelques livres d'histoire.

### PREMIER AMOUR

Au printemps de l'année 1866, je sentis s'éveiller en moi un sentiment nouveau.

Notre voisin, M. Tilmann, était mort; pour faciliter le partage de la succession, ses enfants avaient vendu la maison, et une autre famille vint s'y installer vers la fin de l'été 1865.

M. Dubois, le nouveau propriétaire, était un bijoutier, retiré des affaires après fortune faite. D'une santé délicate, il avait quitté Paris pour venir chercher à Pontoise un air plus vivifiant.

Veuf, il vivait avec ses deux filles, l'une âgée de dix-neuf ans, l'autre, fillette d'une dizaine d'années: deux fils faisaient leurs études, comme internes, au lycée Saint-Louis.

La palissade, chargée de verdure, qui séparait nos deux jardins, laissait passer les regards et les voix : des relations de bon voisinage s'établirent bientôt entre les deux familles. Mon père trouvait un certain plaisir dans la conversation de M. Dubois et moi un charme très grand dans celle de Mlle Anna.

Sans me bien rendre compte de ce qui se passait en moi, par une sorte d'instinct de tout mon être, je recherchais de plus en plus la présence de ma jeune voisine. Les heures

d'étude loin d'elle me semblaient interminables; je hâtais, presque involontairement, la fin de nos repas, et quand le dessert paraissait sur la table, j'inventais mille prétextes pour courir au jardin : mon père s'en apercevait, il m'en raillait doucement et me laissait aller.

Mon impatience était le plus souvent hors de propos, et je devais attendre longtemps, en marchant fiévreusement dans les allées, que Mlle Anna eût elle-même fini de déjeuner. Parfois des amis de Paris venaient s'inviter à leur table, et alors les repas étaient interminables. L'heure de mon cours arrivait, il me fallait quitter le jardin sans avoir vu Mlle Anna ; je rentrais dans ma chambre, le cœur navré, accusant la vie, et, pendant la leçon de droit, mon professeur, s'apercevant de mon trouble sans en soupçonner la cause, s'inquiétait affectueusement de mon état ; mais, pour rien au monde, je n'aurais avoué à personne la source de mon chagrin.

Car l'être intérieur a sa pudeur.

Je comprenais désormais que j'aimais Mlle Anna ; cet amour n'avait rien de répréhensible, et pourtant une rougeur me montait au front à la seule pensée d'en faire l'aveu à qui que ce fût.

Toute ma vie j'ai gardé cette pudeur intime, et j'ai toujours éprouvé quelque embarras à exprimer les meilleurs sentiments. Que de fois, lorsqu'une légère querelle s'était élevée entre mon père et moi, ai-je senti l'envie de lui sauter au cou, de lui demander pardon, de lui dire l'admiration, la tendresse qu'il m'inspirait : une instinctive pudeur arrêtait mon élan ; j'attendais qu'il me tendît la main, ce qui ne tardait guère, et mon cœur restait gonflé des sentiments que je n'osais exprimer.

Mlle Anna était-elle jolie ?

Quand ma mémoire me la retrace à présent, il me semble que non. Elle n'était point laide assurément, mais elle n'avait que le charme banal de la jeunesse. En ce temps-là, Mlle Anna me paraissait la personne la plus belle du monde, et mon

imagination ne la comparait qu'aux princesses des quelques romans que j'avais lus.

L'amour est un grand magicien, et, parmi toutes les misères humaines, son merveilleux pouvoir octroie quelques rêves bleus aux plus déshérités. Pauvres, laids, ignorants, stupides même, deux amoureux portent dans les yeux une flamme vivante qui embellit chacun d'eux aux regards de l'autre ; l'ardent désir tranforme tout ce qu'il touche, et rien n'est plus attendrissant que de voir dans les sentiers des bois ou sur le pavé des rues deux déshérités de la grâce, de la force, de l'esprit, de la fortune, marcher tendrement appuyés l'un sur l'autre. La nature a été avare pour eux ; l'amour est généreux. Ils ne se voient pas tels qu'ils sont, mais tels qu'ils s'aiment, et pour un temps ces malheureux sont heureux.

Telle qu'elle était, j'adorais Mlle Anna, mais je n'osais pas le lui dire. Nos conversations, un peu puériles, se traînaient dans les banalités avec une certaine recherche de poésie. La beauté du ciel, les fleurs, les feuilles naissantes ou tombantes, la musique, parfois un rare incident, qui avait secoué pour un jour la tranquille monotonie de Pontoise, faisaient généralement le sujet de nos entretiens. Parfois j'essayais d'aborder quelque thèse philosophique, suggérée par mes leçons de droit ou par mes propres réflexions Mlle Anna m'écoutait d'abord avec une visible déférence ; elle essayait de s'intéresser à ma novice éloquence ; mais assez vite son esprit se lassait de suivre le mien sur les hauteurs où je m'efforçais de l'entraîner ; et d'un mot, d'un geste, elle me ramenait à nos ordinaires discours.

Souvent aussi de longs silences, pendant lesquels mes yeux cherchaient les siens. A quoi pensait-elle ? Je le lui demandais parfois. « A rien, » répondait-elle. Moi, je pensais à quelque chose ; je cherchais comment je pourrais entamer l'aveu que j'avais sur les lèvres. Je combinais dans ma tête des phrases, dont je n'étais jamais satisfait, et je les remaniais tant et tant que je laissais toujours passer l'occasion de les placer. Un incident vint à mon aide. Laure, c'était la jeune

sœur de Mlle Anna, nous rejoignait souvent dans le jardin, et, bien que sa présence ne changeât point le caractère de nos discrètes conversations, l'arrivée de cette enfant m'agaçait. Je croyais toujours proche le moment où j'aurais l'occasion et le courage de faire ma déclaration, et la venue de la petite fille me paraissait devoir retarder cet heureux instant. Je ne laissais d'ailleurs rien paraître de mon mécontentement, car Mlle Anna adorait sa petite sœur, et tous ses sentiments me paraissaient éminemment respectables.

Un jour nous marchions tous les trois dans le jardin de M. Dubois sous les sycomores où mon enfance avait eu de si charmantes apparitions. Laure donnait une main à chacun de nous. Tout d'un coup elle se souvint qu'il était l'heure d'aller à la pension, et, sans y penser, avec le mouvement rapide d'un enfant qui sort d'une ronde, elle mit la main de Mlle Anna dans la mienne, et partit en s'écriant : « Je me sauve, deux heures sonnent. »

Le mouvement de Laure avait été si prompt, si imprévu, que la réserve naturelle de Mlle Anna et ma propre timidité n'avaient pu empêcher nos mains de se joindre. Et, maintenant que le hasard m'avait donné cette main si chère, je la gardais, et mes doigts la pressaient avec tendresse.

Mlle Anna fit un mouvement pour se dégager.

« Laissez-moi votre main, lui dis-je.

— Pourquoi ? » répondit-elle.

Ce pourquoi me déconcerta. N'avait-elle pas compris que je l'aimais, ou ne voulait-elle pas le comprendre, parce que cet amour offensait sa pudeur ? J'avais osé croire qu'elle partageait les sentiments qu'elle m'inspirait : m'étais-je trompé ?

Une affreuse anxiété me serra le cœur, et la douleur me donna du courage. Je voulus sortir du doute, et, me souvenant que Mlle Anna savait quelques mots d'anglais, je résolus de lui dire dans cette langue ce que je n'arrivais pas à lui avouer en bon français.

« I love you, » murmurai-je.

Point préparée à entendre une phrase dans une langue qui lui était d'ailleurs peu familière, Mlle Anna ne comprit pas ; elle me fit répéter.

« I love you, » murmurai-je une seconde fois, et, enhardi par ce premier effort, j'ajoutai plus bas encore : « Je vous aime. »

Cette fois Mlle Anna comprit. Une vive rougeur envahit son aimable visage ; elle hésita un instant sur ce qu'il convenait de faire ; puis, prenant un parti auquel je ne m'attendais pas, elle éclata de rire, et me serrant affectueusement la main : « Mon pauvre ami, vous êtes trop jeune, » me dit-elle.

Puis elle me quitta, me laissant tout radieux de cette première victoire.

Trop jeune ! Cela passerait. Je n'avais qu'un an de moins qu'elle. Les moustaches me poussaient. J'étais grand et fort. J'allais être licencié en droit, avocat.

On n'est pas trop jeune pour aimer quand on est avocat.

Toutes ces pensées s'agitaient dans ma cervelle, tandis que je rentrais dans ma chambre ; et les semaines, les mois suivants, furent pleins pour moi d'une délicieuse joie.

Mes affaires n'avançaient point cependant auprès de Mlle Anna, mais elle n'avait rien changé à nos habitudes, elle permettait qu'un mot timide, un serrement de main, lui rappelassent parfois ma tendresse, et cette tolérance me paraissait un encouragement, presque une promesse pour l'avenir : j'attendais tout du temps, et je m'imaginais avec extase que des pensées analogues hantaient son esprit.

### LE BAL

Ma passion grandissait de jour en jour ; elle me prenait tout entier, et je poussais la fidélité à ce sentiment au point le plus romanesque.

Jusque-là mes yeux avaient avidement recherché les visages féminins : dès lors mes regards s'en détournèrent. Si j'avais regardé une autre femme avec quelque plaisir, j'aurais cru être ingrat, infidèle envers mon adorée.

Ma curiosité d'autrefois pour les nudités des statuts ou les révélations des jupes retroussées me faisait maintenant l'effet d'un sacrilège, et je chassais de ma mémoire, avec une indignation réelle, des souvenirs polissons qui étaient une insulte à l'objet de mon culte.

Il est impossible d'aimer plus que je n'ai fait, d'un amour plus profond, plus platonique et plus fidèle.

Cet absolutisme dans la fidélité eut un jour des conséquences assez plaisantes.

Deux ans après la mort de ma mère, mon père pensa qu'il était utile et bon pour moi de reprendre les relations mondaines que nous avions abandonnées dans le deuil de nos vêtements et de nos cœurs.

Un des notaires de Pontoise, M. B., organisait de temps à autre, chez lui, des concerts intimes, suivis de danses. Ces petites fêtes avaient pour but principal de fournir à Mme B. l'occasion de chanter devant un auditoire sympathique et disposé aux applaudissements.

Mme B. passait dans Pontoise pour avoir beaucoup de talent, et elle s'en croyait bien plus encore. Grande, forte, très brune, la lèvre ornée d'une petite moustache noire, Mme B avait une puissante voix de contralto, et quand elle chantait, les vitres de son salon frémissaient elles-mêmes d'admiration. Petit, chétif, chauve, M. B., blotti dans un coin, assistait en extase au triomphe de celle qu'il eût été impropre d'appeler sa moitié, et il donnait volontiers le signal des applaudissements.

Nous avions reçu une carte nous conviant à une de ces fêtes « artistiques et littéraires ». Mon père m'y conduisit.

Le notaire habitait un vieil hôtel bâti autrefois par une famille ducale, dont il est inutile de rappeler le nom.

Le salon, tout blanc, orné de boiseries, était, quand nous y entrâmes, déjà garni d'un grand nombre d'invités. Les soirées de Mme B. jouissaient d'une grande réputation à Pontoise, et l'on intriguait pour s'y faire inviter. Les hommes y venaient en habit ; la redingote noire était tolérée cependant.

par égard pour la situation de certains fonctionnaires peu fortunés. Quant aux femmes, elles faisaient assaut d'élégance provinciale, et elles étalaient, sur les fauteuils un peu fanés du notaire, des toilettes vertes, jaunes, violettes, bleues ou rouges. Leur groupement dessinait tout le long des murs une sorte d'arc-en-ciel en désordre.

Le répertoire de Mme B. eut son succès habituel. Elle chantait le plus souvent des airs d'opéra, et particulièrement des morceaux où un personnage féminin exprimait un amour triomphant, ou une passion desespérée. Elle apportait à l'expression de ses sentiments une ardeur extraordinaire ; ses narines se dilataient, ses yeux brillaient, toute sa personne frémissait, et son attitude suggérait aux hommes des réflexions qu'ils échangeaient à voix basse, que je n'entendais guère, que je ne comprenais pas du tout, mais où revenaient souvent les mots de « rude tempérament ».

De temps à autre, pour donner à Mme B. le temps de respirer, des comparses, entre deux grands morceaux, venaient dire quelques vers ou débiter une chansonnette. Mme B., spectatrice à son tour, se faisait remarquer par l'ardeur de ses acclamations, mais l'auditoire, bien stylé, marquait, par de savants degrés dans la chaleur des applaudissements, la différence qu'il faisait entre l'étoile et les obscurs artistes qui l'entouraient.

Quand la maîtresse du logis avait assez savouré la joie de son triomphe périodique, quand sa forte voix commencait à s'enrouer de fatigue, on rangeait les chaises, on replaçait le piano le long du mur, le pianiste accompagnateur suivait le piano, il attaquait une polka, et les danses commençaient.

Des tables de jeu étaient dressées dans un petit salon contigu, et le buffet, installé dans la salle à manger, ouvrait ses portes. Chacun, ayant payé son tribut d'admiration à la Muse chantante de Pontoise, pouvait à son gré jouer, manger ou danser, et une aimable liberté régnait dans le salon aux boiseries austères.

Mon père jouait au whist.

Moi, je regardais danser.

Assis le long des murs, tandis que les danseuses tourbillonnaient au milieu du salon, debout quand elles venaient reprendre leurs chaises entre deux contredanses, je pensais à Mlle Anna avec une obstination vraiment méritoire.

Je fermais parfois les yeux pour évoquer son image, et je la voyais telle que je l'avais quittée quelques heures auparavant, dans son jardin, le corps engoncé dans un manteau de fourrure, la tête à moitié cachée sous une capeline brune, car l'hiver était très rigoureux.

Une voix m'arracha à cette contemplation intérieure ; j'ouvris les yeux, Mme B. était devant moi.

« Vous dormez ?

— Oh ! non, je rêve.

— On ne rêve pas au bal, on danse.

— Je n'aime pas la danse.

— Même avec moi ? »

Je ne trouvai pas tout de suite une réponse.

Avec un sourire engageant, elle ajouta :

« Offrez-moi le bras pour cette mazurka. »

Flatté par une pareille insistance, désireux de ne pas commettre une impolitesse, peiné pourtant de m'occuper d'une autre femme que Mlle Anna, j'entourai de mon bras la taille robuste de Mme B., et nous nous livrâmes au remous de la foule des danseurs.

On s'étonnera peut-être que Mme B. eût cru pouvoir donner une si flatteuse marque d'attention au novice que j'étais alors ; j'en fus surpris moi-même. Une explication assez plausible se présente à l'esprit. J'étais en ce temps-là, voilà plus de trente-cinq ans, assez joli garçon.

Mon aspect, ma contenance, dénotaient une innocente vigueur, et, si j'en crois les chuchotements de ses invités, Mme B. était un tempérament.

Tandis que nous tournions, sa main gauche s'accrochait solidement à mon épaule, sa main droite serrait mes doigts, et son buste puissant se pressait contre le mien plus qu'il

n'était nécessaire. Bien que ces diverses circonstances apportassent dans mon organisme un trouble déplorable, dont je connaissais alors la cause, et que je considérais comme un outrage à mon pudique amour pour Mlle Anna, je n'en laissais rien paraître ; je répondais froidement à la conversation complaisante de Mme B., et m'efforçais de maintenir entre nos deux corps un espace convenable.

Mme B. s'en aperçut, et d'un ton un peu sec, elle me dit :

« Vous êtes donc de bois?

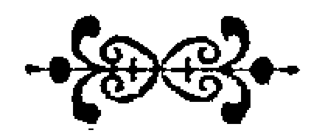
— Non, madame, de marbre, lui répondis-je avec une dignité un peu trop majestueuse.

— Alors vous avez tort de sortir de votre musée, vous pourriez vous casser ».

La mazurka finissait ; elle me quitta avec une moue dédaigneuse, et ne m'invita plus jamais à ses soirées.

(*A suivre*)

Théodule BRANCHE.



*Le Gérant* : Alexis Noel

Paris. — Typ. A. NOEL et CHALVON, 29, rue N.-D.-de-Nazareth. — 5179-3-07